

*
* * *

J'étais bien, mais je n'étais pas heureux. J'enrageais de ne rien pouvoir faire pour aider mon Léon. J'aurais pu soulever des montagnes pour lui, me couper en morceaux et me laisser frire à petit feu.

J'aurais pu le prendre dans mes bras et traverser la terre entière en le serrant contre mon cœur, j'aurais enduré n'importe quoi

pour le sauver, mais voilà, il n'y avait rien à faire. Juste attendre.

C'était insupportable. Lui, il m'avait aidé quand j'en avais eu vraiment besoin, et moi, rien. Que dalle.

Jusqu'à ce fameux cours d'EPS...

Ce jour-là, c'était corde à nœuds au menu. L'horreur. J'essaye depuis que j'ai six ans, et je n'ai jamais été foutu d'y arriver. Jamais pu. La corde à nœuds, c'est ma honte.

Quand ça a été mon tour, Momo a gueulé :

– V'nez voir, y'a l'inspecteur Gadget qui va nous montrer ses chaussettes !

J'ai regardé le haut du poteau, et j'ai murmuré : « Grand-Léon, écoute-moi bien ! Je

vais y arriver. Je vais le faire pour toi. Pour toi, tu m'entends ! »

Au troisième nœud, je n'en pouvais déjà plus, mais j'ai serré les dents. J'ai tiré sur mes petits bras pleins de fromage blanc. Quatrième nœud, cinquième nœud. J'allais lâcher. C'était trop dur. Non, je ne pouvais pas, j'avais promis ! J'ai grogné, et j'ai poussé sur mes pieds. Mais non, je n'en pouvais plus. Je commençais déjà à lâcher prise. C'est à ce moment-là que je les ai aperçus, les mecs de ma classe, en cercle, tout en bas. Y'en a un qui a crié :
– Vas-y, Dubosc, tiens bon !

Alors, j'ai essayé encore une fois. De gouttes de sueur me brouillaient la vue. Mes mains étaient en feu.

– Du-bosc ! Du-bosc ! Du-bosc !

Ils hurlaient pour me soutenir.

Septième nœud. J'allais lâcher. Je sentais que j'allais m'évanouir.

En bas, ils chantaient le générique du dessin animé :

« Oh là, qui va là ?... Inspecteur Gadget !... C'est lui que voilà... Inspecteur Gadget ! »

Ils me donnaient du courage, mais pas assez.

Il ne restait plus que deux nœuds. J'ai craché dans une main et puis dans l'autre. « Grand-Léon, je suis là, regarde ! Je t'envoie ma force. Je t'envoie ma volonté. Prends-en. Prends-en ! T'en as besoin. L'autre jour, tu m'as envoyé ton savoir, eh bien moi, je t'envoie tout ce que j'ai : ma jeunesse, mon courage, mon souffle, mes petits muscles hargneux. Prends-les, Grand-Léon ! Prends tout ça... Je t'en sup-

plie ! » L'intérieur de mes cuisses commençait à saigner, je ne sentais plus mes articulations. Plus qu'un seul nœud.

« Allez ! Allllleeez ! Allllllleeeeeeeez ! » Ils étaient déchaînés. C'était la prof qui gueulait le plus fort. J'ai hurlé : « RÉVEILLE-TOI!!! » , et j'ai attrapé le haut du poteau. En bas, c'était la folie. Je pleurais. Des larmes de joie et de douleur mélangées. Je me suis laissé glisser en tombant à moitié. Momo et Samuel m'ont rattrapé et m'ont soulevé en l'air.

« Oh là, qui va là... ? Inspecteur Gadget... C'est lui que voilà, Inspecteur Gadget. » Tout le monde chantait.

Je me suis évanoui.

À partir de ce jour-là, je suis devenu méconnaissable. Déterminé. Teigneux. Inflexible. J'avais bouffé du lion.

Tous les soirs, après les cours, je marchais au lieu d'aller regarder la télé au foyer. Je traversais les villages, les bois, les champs. Je marchais longtemps. Je respirais lentement et profondément. Avec toujours la même phrase en tête : « Prends tout ça, Grand-Léon, respire ce bon air. Respire. Sens cette odeur de terre et de brume. Je suis là. Je suis tes poumons, ton souffle et ton cœur. Laisse-toi faire. Prends. »

C'était du bouche-à-bouche à distance. Je mangeais bien, je dormais beaucoup, je touchais l'écorce des arbres et j'allais caresser les chevaux du voisin. Je glissais ma main sous leurs crinières toutes chaudes,

et je murmurais encore : « Prends. C'est bon pour toi. »

Un soir, ma mère m'a appelé. Quand le surveillant est venu me prévenir, mon cœur s'est décroché.

– Les nouvelles ne sont pas bonnes, mon grand. Les médecins arrêtent le traitement. Ça ne sert à rien.

– Il va mourir alors !

Je hurlais dans le couloir du dortoir :

– Vous avez qu'à le débrancher, comme ça, ça ira plus vite ! Et j'ai raccroché.

À partir de ce jour-là, j'ai arrêté mon cinéma. Je suis retourné jouer au baby-foot avec les mecs du foyer.

Je travaillais mal et je ne parlais presque plus. J'étais dégoûté de la vie. Dans ma tête, c'était comme s'il était déjà mort.

Quand mes parents appelaient, je les envoyais balader.

Et puis, hier, un mec de terminale est venu me chercher dans mon lit. Je dormais à poings fermés. Il m'a secoué dans tous les sens :

– Hé, hé, réveille-toi, mon pote...

J'avais la bouche toute pâteuse.

– Qu... qu'ech qu'y ch'passe ?

– Hé, c'est toi, Toto ?

– Pourquoi tu me dis ça ?

Je me frottais les yeux.

– Parce que y'a un papy en bas dans son fauteuil roulant qui gueule qu'il veut voir son Toto... Ça serait pas toi, par hasard ?

J'étais en caleçon, j'ai descendu les quatre étages en courant. Je pleurais déjà comme un bébé.

Il était là, devant la porte du réfectoire, avec un mec en blouse blanche à côté de lui.

Le mec tenait le machin de la perfusion, et mon Grand-Léon me souriait.

Moi, je pleurais tellement que je n'arrivais même pas à lui sourire.

Il a dit :

– Tu devrais fermer ta braguette, Toto, tu vas prendre froid.

Et là, j'ai souri.